



Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 2, Numéro 4

Décembre 2000

«J'vais devenir journaliste !»

MARYLÈNE TÊTU

Vous connaissez la chanson *Gros zéro* de Yelo Molo ? Ça va comme ceci : *J'vais devenir journaliste...chroniqueur du Devoir...et j'vais me venger sur les artistes*. Vous les imaginez, ces « oiseaux de malheur », ces journalistes vautours. Quatre victimes les ont confrontés lors d'un atelier présenté au congrès de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ). Prises de becs au menu.

« Un animateur a affirmé qu'on était plus durs avec Mam Pagé qu'avec Mom Boucher », confie Lorraine Pagé, ex-présidente de la CEQ. On se souvient que madame Pagé avait été accusée d'avoir volé une paire de gants, nouvelle qui avait fait la une de plusieurs médias. L'annonce de l'acquittement n'a cependant fait que quelques lignes à la 28^e page d'un journal, souligne la principale intéressée : « On aurait dû accorder la même couverture lors de l'acquittement, après tout le mal qu'on m'avait causé. »

La démesure de la couverture médiatique a également été déplorée par Jean Fournier, travailleur social à Nicolet, où a eu lieu l'accident mortel d'un minibus impliquant de jeunes enfants. Jean Fournier a accordé une cinquantaine d'entrevues en moins de 48 heures ! « Vous, les journalistes, vous ne cessez d'écrire la nouvelle », a-t-il lancé en demandant qu'on laisse la communauté de Nicolet en paix au mois de mars prochain. Une recherchiste de TVA lui a donc expliqué que les journalistes n'auraient pas le choix de se pointer de nouveau au mois de mars : « le public veut savoir. Alors pourquoi ne pas prévoir un porte-parole ? » a ajouté celle-ci. Sage solution.

Il n'y a pas que les journalistes, mais aussi les chefs de pupitre, les caméramans et autres lentilles irrévérencieuses qui ont été dénoncés à cet atelier. Ces acteurs vont-ils changer leur façon de faire suite aux interventions des victimes ? « Peut-être que je vais agir avec un peu plus de respect, mais je ne cesserai pas

de faire mon boulot », a répliqué un jeune journaliste oeuvrant aux faits divers.

PLUS UN GESTE OU J'ÉCRIS

La salle était bondée pour l'atelier intitulé *Police : la presse en liberté surveillée* ? Le groupe d'invités était composé des journalistes Martin Everell, Michel Auger, ainsi que des responsables des relations de presse Richard Bourdon (SQ) et André Durocher (SPCUM). Animé par Jean-Luc Mongrain, l'atelier a suscité de nombreuses questions. Les journalistes présents se sont plaints de l'accès de plus en plus restreint aux périmètres de sécurité, les « pages » qui ne sonnent pas lorsqu'ils y a des erreurs commises par des policiers, etc.



« Est-ce qu'un de vos relationnistes, nous a « pagés » pour nous informer qu'un policier avait été arrêté à un barrage pour alcool au volant, ou lorsque vous avez oublié une mitrailleuse en Beauce sur le lieu d'une manifestation ? » s'est insurgé Martin Everell. « On a bien laissé passer des journalistes à nos barrages...et pensez-vous qu'on va dénoncer nos erreurs ? » a rétorqué le responsable de la SQ. La salle a hué haut et fort. Michel Auger a conclu en affirmant : « Les relationnistes sont un mal nécessaire pour la police, mais

un mal tout court pour les journalistes ».

Le congrès 2000 de la FPJQ, qui avait pour thème *Une presse libre et responsable*, a amené de nombreuses réflexions au sein de la communauté journalistique. Le débat sur les « mégafusions » était au cœur du congrès. Les participants ont demandé que le gouvernement se penche sur la question. Suite à ces demandes, le premier ministre a annoncé récemment la création d'une commission parlementaire sur la concentration des médias. C'est donc un dossier dont on entendra parler (démesurément ?) au cours des prochains mois.

Droit de cité



«La vache campagne...»

PAUL-ANTOINE MARTEL

« Nous vous appelons à célébrer ce pouvoir que nous avons ensemble de subvenir aux besoins qu'ont tous les êtres humains de se nourrir, se vêtir, s'abriter afin qu'ils se réjouissent d'être en vie; à découvrir, ensemble et avec nous, ce que nous devons faire pour mettre la puissance de l'homme au service de l'humanité, de la dignité et de la joie de chacun d'entre nous; à être conscient et responsable de votre capacité personnelle d'exprimer vos sentiments véritables et de nous rassembler tous dans leur expression. »

C'est en ces termes que s'ouvre le programme du Parti libéral du Canada pour l'élection 2000. Après les élections de novembre dernier, le parti Libéral s'est vu octroyer un troisième mandat de suite. Il aura non seulement le privilège, mais aussi la responsabilité de gouverner les destinées de notre pays, le Canada, pour les trois, quatre ou cinq années à venir. La récente campagne électorale nous aura permis d'être rassurés: ceux qui nous gouvernent, quels qu'ils soient, le feront dans notre intérêt à tous, dans une bonté teintée d'humanisme à fleur de peau.

Pfff...Laissez-moi rire. Que ceux qui ont cru que la citation ci-dessus était attribuable aux libéraux de Jean Chrétien s'enlèvent 10 points.

La campagne électorale 2000 aura prouvé, une fois de plus, que la seule préoccupation des principaux partis politiques est de s'emparer du pouvoir et de perpétuer un système social qui multiplie les exclusions. Quand ont-ils parlé d'élimination de la pauvreté ? D'élimination du déficit et de la dette, ça oui, mais pour ce qui

est de la pauvreté...Le néant. La même chose pour l'environnement : ce fut loin d'être un enjeu. Est-ce à dire que tout va à merveille ? On n'a pas non plus discuté des dépenses astronomiques de la Défense nationale, du développement des régions périphériques, d'immigration, de renouvellement du fédéralisme (c-à-d le pacte de l'Union sociale).

En fait, de quoi a-t-on parlé pendant cette campagne? D'attaques personnelles entre chefs; de gaffes de chefs; de « chrétienneries »; de Doris Day; de l'élocution de Stockwell Day et d'Alexa McDonough dans la langue de Molière... Avouez qu'on ne bâtra pas un pays fort-fort là-dessus...

J'exagère. On a bien parlé un petit peu de pauvreté par-ci, de services sociaux par-là (merci le NPD !). Mais pas de concentration de la presse. Un peu de réinvestissement en assurance-emploi, mais pas de promotion du coopératisme pour contrer le chômage.

Une fois passée l'élection, les statistiques compilées et les vainqueurs couronnés, que reste-t-il des rachitiques idées ayant timidement réussi à se frayer un chemin jusqu'à l'avant-scène médiatique ? On les remballer pour les ressortir dans quatre ans. Ou on les ramasse d'un coup de balai, avec les confettis répandus par les gagnants et les tonnes de plastiques des affiches de candidats qui, bien souvent, font office de programme électoral. Finie la participation du citoyen. On lui redemandera son avis au terme d'un autre mandat élastique. *« De temps en temps, on permet [aux citoyens] de donner leur appui à tel ou tel membre de la classe*

des spécialistes. En d'autres termes, on leur accorde la possibilité de dire « c'est celui-ci que nous voulons pour chef » ou bien « c'est celui-là ». [...] Mais, dès qu'ils ont donné leur appui à l'un ou l'autre des spécialistes, on attend des membres du troupeau qu'ils se retirent et deviennent les spectateurs de l'action sans y prendre part. Ce sont là les règles d'une société démocratique qui fonctionne bien.» (Noam Chomsky, avec une bonne dose de sarcasme, *Propagande, médias et démocratie*, Éditions Écosociété, 2000)

Quel est le rôle que nous voulons jouer, nous, journalistes de demain, dans ce grand cirque démocratique ?

(Pour les curieux, la citation du début du présent texte est d'Ivan Illitch, et est tirée d'un recueil d'écrits intitulé *Libérer l'avenir*, Éditions du Seuil, Collection Points, 1972.)

Le Comité de rédaction :

Marylène Têtu (coordonnatrice), Philippe Beauchemin, Thierry Larivière, Maxime Demers, Pierre Cayouette (conseiller).

Info graphisme : Normand Bélisle.

Collaborateurs : Karoline Benoît, Yves Charbonneau, Simon Cournoyer, Emmanuelle de Mer, Marianne Landriau, Paul-Antoine Martel, Berthe Tessier, Bertrand Vagnon.

Correctrice : Marie Leduc.

Écrivez-nous :
lereporter@moncourrier.co



Géniteurs recherchés !

SIMON COURNOYER

Lucien Bouchard a tenté, il y a quelques années, d'amorcer un débat sur le problème de la faiblesse du taux de natalité au Québec. Cela avait provoqué l'indignation de plusieurs féministes qui y avaient perçu une tentative de réduire les femmes à la reproduction. Depuis ce moment-là, aucun politicien n'a soulevé ce problème, et aucune politique gouvernementale n'a été proposée pour remédier à celui-ci.

Pourtant, ce problème est criant, car il est le principal responsable du vieillissement de la population québécoise. En 1998, le nombre moyen d'enfants par femme en âge de procréer (l'indice de fécondité) était de 1,48 ce qui est nettement inférieur au nombre requis de 2,1 pour le renouvellement des générations; le taux de natalité, quant à lui, était de 10,3 par 1000 habitants, en baisse constante depuis 1990.

Or, quelles sont les conséquences du vieillissement de la population ?

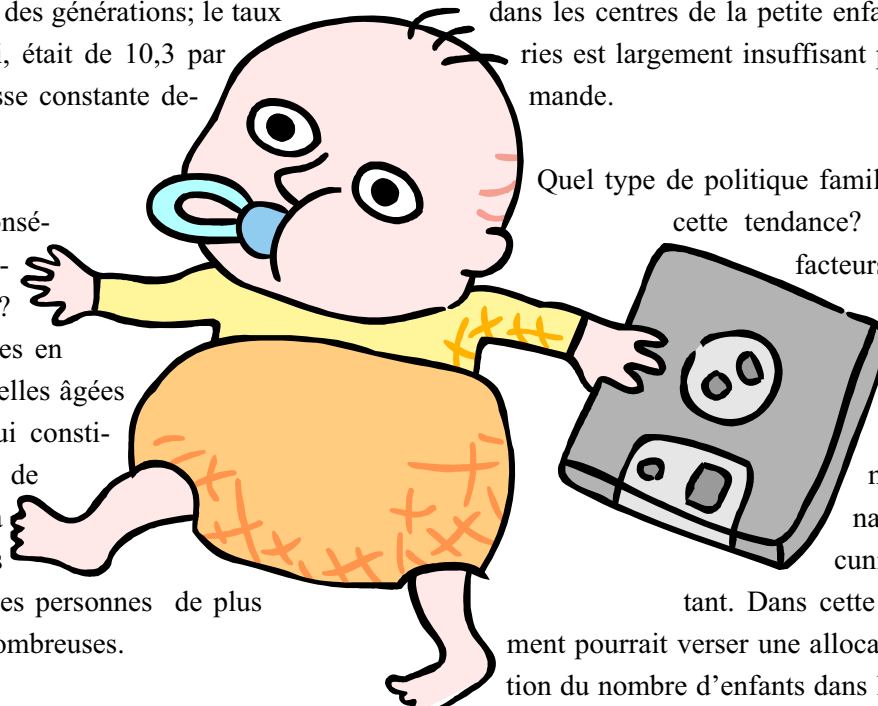
Le nombre de personnes en âge de travailler, soit celles âgées entre 15 et 64 ans, qui constituent les contribuables de la société, diminuera dans les prochaines décennies, tandis que les personnes de plus de 65 ans seront plus nombreuses.

Selon les projections les plus optimistes, les personnes âgées représenteront 25% de la population en 2031. Cette tendance provoquera un problème de financement public : les revenus tendront à diminuer, alors que les dépenses tendront à augmenter. Par conséquent, le système de santé publique sera en péril, car il fera face à un

sérieux problème de financement.

Il n'existe pas de politique familiale spécialement destinée à l'accroissement de la natalité au Québec. La nouvelle politique familiale, en vigueur depuis le 1^{er} septembre 1997, qui instaurait le régime de garderie à cinq dollars par jour, a vraisemblablement eu l'effet inverse. En 1997 et 1998, l'indice de fécondité a diminué plus sensiblement que les années précédentes en enregistrant des baisses de -4,6% et de -3,4%.

Cela s'explique par le fait que le gouvernement a remplacé l'ancien régime d'allocation familiale, d'allocation pour jeune enfant et d'allocation à la naissance par une nouvelle allocation familiale versée en fonction du revenu, et par le fait que le nombre de places disponibles dans les centres de la petite enfance et dans les garderies est largement insuffisant pour satisfaire à la demande.



Quel type de politique familiale pourrait renverser cette tendance? L'argent est l'un des

facteurs déterminant, au-delà de la volonté de faire des enfants. De surcroît, plus le nombre d'enfants augmentent dans un ménage, plus le facteur pécuniaire devient important. Dans cette optique, le gouvernement pourrait verser une allocation familiale en fonction du nombre d'enfants dans le ménage : plus celui-ci augmente, plus le montant accordé serait important. Il est d'autant plus essentiel qu'un parti politique propose un débat sur la natalité que le nombre de femmes en âge de procréer diminuera dans les prochaines années, ce qui risque d'entraîner d'autres baisses du taux de natalité.

Chronique Actualité



OÙ SONT LES VERTS?

EMMANUELLE DE MER

Pendant la dernière campagne fédérale, l'environnement fut évacué des enjeux électoraux. Les différents partis politiques ont orienté les projecteurs sur les finances publiques, l'avenir du pays et la santé, tout en soulignant les faux-pas de leurs adversaires. Le blason des libéraux n'est pourtant pas très reluisant en matière d'écologie : coupures au budget du ministère de l'Environnement de 1994 à 1999 totalisant 1 milliard \$, non-respect de l'accord de Kyoto sur la réduction des gaz à effet de serre, hausse de 300% de l'importation de déchets toxiques au Canada, abandon du projet de loi sur les espèces menacées, etc. L'environnement demeure un enjeu important pour de nombreux Canadiens, particulièrement des jeunes électeurs à qui l'on reproche de se désintéresser de la politique. Le mouvement vert a-t-il un avenir militant au Québec?

Faisant écho à la montée du mouvement écologique mondial, le Parti vert du Québec est créé au milieu des années 1980, parallèlement à son homologue canadien. Aux élections provinciales de 1989, les Verts occupent la troisième place dans les suffrages. Cette popularité peut s'expliquer par l'impact des catastrophes écologiques dans l'actualité d'alors: incendies de pneus, BPC à Saint-Basile-le-Grand, destruction de la couche d'ozone, etc.

Le Parti vert fut toutefois victime de sa popularité. Comme c'est le cas pour le NPD canadien, le Parti démocrate aux États-Unis, le Parti socialiste en France, les sociaux-démocrates en Allemagne ou le Parti travailliste en Angleterre, le Parti québécois avait intérêt à s'ouvrir davantage aux Verts. En effet, lors des élections de 1989, les écolos ont fait perdre environ huit sièges au PQ. Pour gagner ces électeurs, le gouvernement Parizeau augmente le budget du ministère de l'Environnement et instaure une « police verte ». Le premier ministre convainc même

le président des Verts, Jean Ouimet, ouvertement souverainiste, de changer de camp.

Suite à la démission de Jacques Parizeau, après l'échec du référendum de 1995, M. Ouimet quitte la vie politique. De son côté, le Parti vert vivote entre les mains de gens que Jean-Claude Balu, actuel responsable du parti, qualifie « d'anarchistes ». Aux élections provinciales de 1998, n'ayant pas le minimum requis de 20 candidats, le Parti vert du Québec est rayé de la carte électorale.

Après avoir subi une baisse importante de popularité au début des années 1990, les partis verts refont surface ces dernières années, constituant même en Allemagne un gouvernement de coalition avec les sociaux-démocrates. Cette nouvelle vague environnementale accoste en Amérique du Nord. Aux États-Unis, Ralph Nader, leader du Parti vert américain, vient brouiller les cartes aux élections présidentielles 2000, notamment en Oregon et dans l'État de Washington.

Le mandat prioritaire de Jean-Claude Balu est de faire renaître le Parti vert du Québec. Pour rallier l'électorat et enrôler un nombre suffisant de candidats, il s'appuie sur le Parti vert canadien qui a présenté 111 candidats, soit 33 de plus qu'en 1997. Il y a trois ans, seuls trois candidats québécois s'étaient présentés aux élections fédérales, sans véritable organisation. Cette année, les Verts présentent 15 candidats au Québec, sur un total de 75 comtés, en plus de bénéficier d'une équipe de bénévoles. « Le gouvernement provincial ne peut pas ignorer longtemps les valeurs écologiques, d'autant plus que Jean Charest et Lucien Bouchard ont tous deux été ministres de l'Environnement sous les conservateurs », ajoute M. Balu. Sans budget et manquant de visibilité, le défi est toutefois de taille.

Une Arche pour les jeunes

MARIANNE LANDRIAU

Est-il possible de rendre la société actuelle plus juste et équitable pour les générations futures? Martin Gray croit que oui. Lors d'une conférence intitulée « Espoir et paix », qui a eu lieu le dimanche 29 octobre dernier à l'Oratoire Saint-Joseph, l'auteur et humaniste de renommée internationale nous a de nouveau transmis les leçons de courage que la vie lui a si durement apprises.

En 78 ans, ce Juif polonais a vécu l'enfer des ghettos de Varsovie, la mort de sa famille dans l'Holocauste, et à nouveau la mort lorsque sa femme et ses quatre enfants périrent dans un incendie en 1970. Les épreuves ont forgé son caractère, mais ne l'ont pas aigri.

Au lieu de laisser la souffrance l'accabler, Martin Gray a choisi la vie. Après le décès de son épouse et de ses enfants, il a écrit plusieurs livres, dont le plus populaire, *Au nom de tous les miens*, a été traduit en 26 langues. Il a également refondé une famille. En 1989, il a créé *Futur*,

une association de jeunes à but éducatif ; puis il a fait ériger, près de son domicile, sur la Côte d'Azur, sur le site même de l'incendie qui avait tué sa femme et ses enfants, une *Arche du Futur*.

M. Gray a été récemment élu président du toit de la Grande Arche de Paris, en collaboration avec M. Javier Perez de Cuellar (ancien secrétaire général des Nations Unies). Il voyage maintenant d'un continent à l'autre

pour propager son message de persévérance. Il est de retour à Montréal pour nous parler de sa vision de l'avenir.

VOUS VISITEZ RÉGULIÈREMENT LE QUÉBEC POUR Y DONNER DES CONFÉRENCES ET VISITER DES GROUPES D'ENTRAIDE. POURQUOI CET INTÉRÊT POUR LE QUÉBEC ?

Je suis venu à Montréal pour la première fois il y a 50 ans, alors que je tenais un commerce d'antiquités aux États-Unis. J'ai tout de suite adopté les Québécois, j'aime leur façon d'être. Le Québec ressemblait à un pays neuf, et ça m'a plu. J'y séjourne régulièrement depuis.

QUEL SERAIT SELON VOUS LE PREMIER PAS VERS UNE MEILLEURE SOCIÉTÉ ?

Il faut apprendre aux parents à devenir parents. Il ne suffit pas d'aimer ses enfants, il faut aussi les éduquer, les préparer à affronter la vie. Moi, j'ai appris la confiance en moi grâce à mes parents ; c'est ce qui m'a donné la force d'affronter

les épreuves. La vie est sacrée ; il faut la protéger et la transmettre. Il n'y a pas de plus grande joie que de guider un enfant. À ce stade de ma vie, je n'ai plus besoin d'expérience, je veux la transmettre aux autres.

QU'EST-CE QUI VOUS EFFRAIE LE PLUS ?

La méchanceté, l'intolérance, le racisme, l'égoïsme. Ce sont des maux qui persistent encore et qu'il faut combattre sans arrêt.

Suite à la page



ENTRETIEN AVEC CLAUDE MORIN

Cuba : LA RÉVOLUTION N'EST PAS MORTE

BERTRAND VAGNON

Avec la visite de Fidel Castro aux obsèques de Pierre Elliott Trudeau, le 3 octobre dernier, la question cubaine est revenue au centre de l'actualité. Une certaine unanimité apparaît dans les médias occidentaux lorsqu'il est question de Cuba. On présente la révolution cubaine à travers ses aspects négatifs (faillite de l'économie, difficultés de l'agriculture, atteintes présumées aux droits de l'Homme).

Claude Morin, professeur titulaire et directeur du département d'histoire de l'Université de Montréal, défend une vision à contre-courant des analyses habituelles. Rencontre avec un défenseur de l'œuvre de la révolution cubaine et de son architecte, Fidel Castro.

MONSIEUR MORIN, LA PERCEPTION DE LA RÉVOLUTION CUBAINE RESTE DIFFICILE. POURQUOI ?

C'est à cause de la désinformation. L'information devrait être équilibrée entre ce qu'il y a de négatif et ce qui se fait de positif à Cuba. Or, seules les nouvelles négatives sont présentées. Un préjugé très fort colore la couverture médiatique de ce pays.

QUI EN SONT LES ARTISANS ?

Principalement les États-Unis. Même si la guerre froide est finie, Washington garde ce pays dans son « collimateur », car il représente une anomalie : le socialisme en Amérique. Cuba est ainsi décrit sous ses mauvais aspects. Son dirigeant apparaît comme un dictateur et l'avenir de l'île ne peut être que catastrophique.

QUELS SONT LES CANAUX DE CETTE DÉSINFORMATION ?

La télévision et à un degré moindre la presse écrite.

LE CANADA ÉCHAPPE-T-IL À CE PHÉNOMÈNE ?

Absolument pas. À cause de notre proximité géographique et de nos convergences idéologiques, les médias canadiens ont beaucoup de mal à faire valoir un point de vue différent sur Cuba.

LES CUBAINS SONT-ILS VICTIMES DE CETTE DÉSINFORMATION ?

Oui. Ils le sont à travers Télé et Radio Marti qui émettent à partir de la Floride. Ces médias ont un point de vue résolument anticastristes.

QUEL EST LE BUT DE CE PROCESSUS ?

Ceux qui sont à Miami veulent isoler l'île, en entravant ses relations avec le monde. L'isolement doit amener à terme l'effondrement du régime, selon eux.

MALGRÉ CETTE DÉSINFORMATION, LA RÉVOLUTION A FÊTÉ, EN 1999, SES QUARANTE ANS. QU'EST-CE QUI LÉGITIME ENCORE CETTE EXPÉRIENCE ?

En premier lieu, ce sont les conquêtes sociales réalisées de 1960 à 1990. Le gouvernement cubain assure toujours l'accès gratuit à l'éducation, aux services de santé, au logement. Le chômage est presque inexistant. Ces conquêtes sont le pivot de la Révolution à Cuba. D'autre part, cette révolution a su défendre la nation et l'honneur du pays. Les Cubains ont résisté à l'embargo et à la volonté des États-Unis d'en finir avec des dirigeants bien identifiés et le système mis en place, le socialisme.

DONC POUR VOUS, LE BLOCUS AMÉRICAIN, RENFORCE LA POSITION DE CASTRO ?

Tout à fait. L'embargo est un ciment qui soude les Cubains derrière leurs dirigeants. Ces derniers ont réussi à imprimer dans l'esprit de leurs concitoyens une identification entre la nation et la Révolution, entre la nation et le socialisme. Ainsi, l'abandon du socialisme signifierait la négation de la lutte nationale qui s'est étalée sur plus d'un siècle.

CEPENDANT, AVEC L'EFFONDREMENT DE L'URSS, PRINCIPAL SOUTIEN AU PLAN ÉCONOMIQUE, CETTE RÉVOLUTION A DÛ TRAVERSER DES MUTATIONS.

Oui, il a fallu survivre. Ce pays, qui voulait continuer à construire une société socialiste, devait accepter le processus d'insertion dans l'économie mondiale. Cuba s'est ouvert pour sauver l'entreprise sans la dénaturer. Pour prendre une analogie, Cuba a accepté un traitement de choc qui ressemble à la chimiothérapie. Il y a des effets secondaires très désagréables. Mais c'est la condition de sa survie. Cuba a donc accepté le tourisme, les investissements étrangers, l'ouverture au dollar.

CETTE OUVERTURE DOIT ENGENDRER DES INÉGALITÉS.

Tout à fait. Le plus grand prix que paie Cuba dans cette ouverture est l'accroissement des inégalités. Cela fait mal car le plus grand succès de cette révolution avait été la réduction des écarts sociaux entre les groupes, entre les individus, entre la ville et la campagne, entre La Havane et le reste du pays.



LE GOUVERNEMENT TENTE-T-IL DE LIMITER CETTE RECRUESCENCE DES INÉGALITÉS ?

Oui. Et c'est en cela que le projet demeure socialiste. Par exemple, le gouvernement a créé un impôt en devises sur le revenu.

DONC, CUBA NE RÉINTÈGRE PAS LA VOIE DU CAPITALISME ?

Effectivement. Cuba fera ce qu'il a décidé, à savoir l'utilisation de moyens modernes correspondant à une économie capitaliste, tout en lui imposant des principes socialistes. Les investisseurs feront des profits car le taux de rendement est acceptable. Mais le maître d'œuvre demeure l'État, qui choisit les secteurs ouverts à l'investissement. Ce n'est pas l'ouverture au capitalisme sauvage comme dans le tiers-monde ou en

Europe de l'Est.

QUELLE EST LA POSITION DU CANADA DANS LA MUTATION QUE VIT ACTUELLEMENT CUBA ?

Le Canada a toujours défendu son droit à faire commerce avec l'île. Aujourd'hui, le Canada estime que des relations commerciales, diplomatiques contribueront à une démocratisation du régime. C'est ce qu'on appelle l'engagement constructif. Cette voie est d'ailleurs suivie par les États-Unis dans leur relation avec la Chine.

POURQUOI LES ÉTATS-UNIS NE PRATIQUENT-IL PAS CETTE POLITIQUE AVEC CUBA ?

Deux raisons expliquent ce choix : le poids du lobby anticastro de Floride et l'Histoire. Cette superpuissance ne veut pas reconnaître qu'elle s'est trompée sur Cuba.

LES ÉTATS-UNIS N'ONT DONC JAMAIS ACCEPTÉ DE PERDRE LEUR PRÉ CARRÉ EN 1959 ?

Exactement. C'est comme dans une relation de famille, lorsque le fils a rompu avec le père. Aussi longtemps que Castro sera vivant ce sera très difficile pour les États-Unis de revoir leur politique cubaine. Ils ont personnifié Cuba en Fidel Castro. Or, ceux qui suivent l'actualité cubaine savent que Fidel est loin d'être tout à Cuba.

COMMENT ÇA ?

Castro est la référence, celui qui rassure. Il incarne la révolution, la résistance. Mais il ne décide pas seul. Il appartient à

une équipe dont la direction est collégiale. Fidel Castro n'est plus l'homme incontournable. Il a appris à partager, à déléguer.

DONC, L'ERREUR EST DE CROIRE QU'APRÈS CASTRO, LA RÉVOLUTION VA S'EFFONDRE ?

Oui. Elle ne s'effondrera pas, car il y a derrière Castro une équipe qui prendra plus de visibilité.

EST-CE QU'IL PRÉPARE CETTE ÉVENTUALITÉ ?

Oui, mais il faut faire attention. Quand on dit que Castro facilite l'ascension d'une personne, on le considère comme un monarque qui prépare sa relève. Les choses sont beaucoup plus subtiles. Il y a un équilibre au sein du pouvoir. Ceux qui émergent le font grâce à leurs qualités personnelles reconnues par l'ensemble de l'équipe.

POUR EN REVENIR AU CANADA, EST-CE QU'IL SE TROUVE SEUL SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE À FAVORISER L'ACCROISSEMENT DES ÉCHANGES AVEC CUBA ?

Absolument pas. C'est d'ailleurs les États-Unis qui se trouvent isolés dans leur attitude revancharde et hostile. Le Canada est soutenu par l'Union européenne qui partage ses vues sur l'engagement constructif.

IL Y A BIEN TÔT DES ÉLECTIONS AUX USA. EST-CE QU'UN CANDIDAT SE DÉMARQUE SUR LE DOSSIER CUBAIN ?

Je ne crois pas. De toute façon, pour que la situation change, il faudrait une majorité démocrate au Congrès. Ce n'est pas le président qui va changer l'orientation de la politique envers Cuba. C'est une politique interne liée à la capacité de neutraliser les Cubains de Floride et les groupes réactionnaires de la classe capitaliste. Actuellement, le Congrès, à majorité républicaine, présente des assouplissements à l'embargo. Mais ce sont en fait des renforcements.

CUBA S'EST-IL RELEVÉ DU TOURBILLON DES ANNÉES 90 ?

Oui. La situation n'est pas encore celle d'avant la crise (1989), mais le pire est passé. Depuis 1994, les indices macroéconomiques montrent un redressement.

CETTE ÉPREUVE A-T-ELLE RENFORCÉ LA RÉVOLUTION ?

Je ne sais pas si les Cubains mourraient pour le socialisme. Mais l'identification entre la Nation et le socialisme est telle que les gens ne désirent pas revenir en arrière. C'est un peu comme s'il n'y avait pas d'autres solutions. Ils leur semblent plus facile de continuer dans ce système, surtout si une embellie apparaît.



Une Arche...

CROYEZ-VOUS ALORS QUE LA HAINE AIT SURPASSÉ LA TOLÉRANCE ?

Je réalise qu'il y a beaucoup de haine, mais je suis optimiste. Le développement du domaine des communications rend une troisième Guerre mondiale impossible. Il faut se donner du temps et persévérer pour rendre le monde meilleur. Dans le sud de la France, il y a un vent qui s'appelle le mistral. Certains arbres s'effondrent sous ce vent ; d'autres, parfois centenaires, y résistent parce qu'ils ont de bonnes racines. Si la société n'a pas de racines, des valeurs solides, elle tombera.

CERTAINS MÉDIAS VOUS ONT QUALIFIÉ DE NAÏF ET D'UTOPISTE, QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Je suis avant tout réaliste. Regardez-moi : j'ai survécu au camp de la mort du ghetto, j'ai traversé beaucoup d'épreuves et je suis là aujourd'hui. Tout est possible. Quand on a l'amour de soi, on rêve d'un monde meilleur. Je suis un rêveur, mais je rêve des choses possibles. Je rêve d'un monde où l'homme sera homme, où l'on se tiendra par la main. Si ça c'est être utopiste, alors je le suis. Martin Luther King rêvait d'abolir la discrimination ; ça semblait irréalisable, mais il a réussi, du moins en partie. Il faut des gens comme lui et moi pour contrer le mal dans la société.

PARLEZ-MOI UN PEU DE L'ARCHE DU FUTUR.

L'*Arche* a une vocation pédagogique. Son but est d'aider les jeunes à construire leur vie afin de mieux affronter les

changements de la société. C'est un centre de rencontres et d'échanges entre les jeunes de différents milieux et les professionnels. Elle leur permet de créer des projets. On y trouve des salles de réunion, un amphithéâtre, des installations techniques... J'aimerais qu'il y ait des *Arches* dans plusieurs villes d'Europe. Je voudrais également qu'on télédiffuse les colloques et les conférences qui ont lieu à l'*Arche* une fois par mois.

EST-CE QUE LE PROJET D'UNE ARCHE À MONTRÉAL TIENT TOUJOURS ?

Oui, mais je ne peux pas prévoir quand elle sera construite exactement.

PRÉVOYEZ-VOUS ÉCRIRE UN AUTRE LIVRE ?

Oui, il est déjà écrit dans ma tête, mais, pour le moment, je suis trop occupé par les conférences que je donne, l'*Arche du futur* et la Grande Arche. J'écirai bientôt un livre sur mon père. Il m'a marqué fortement et j'aimerais lui rendre hommage. C'était un utopiste ; il s'est battu pour de grandes causes.

QUELLE LEÇON EN PARTICULIER VOUDRIEZ-VOUS QU'ON RETIENNE DE VOS ÉCRITS ET CONFÉRENCES ?

Vivre, c'est savoir pourquoi l'Homme vit. Il faut savoir donner un sens à sa vie en se servant de la force qui est en nous, partager sa vie avec les autres aussi. Il faut aller jusqu'au bout. On doit être un ami pour soi-même, pas un adversaire.

La glace est brisée !

Onze chargés de cours et une quarantaine d'étudiants ont pris part au premier 5 à 7 destiné aux étudiants des certificats en journalisme et en rédaction de la Faculté de l'éducation permanente (FEP).

Avant tout une occasion de favoriser le rapprochement des membres de ces deux programmes, la soirée visait aussi à souligner le premier anniversaire du journal de nos deux certificats, *Le Reporter*, ainsi que le lancement du concours *Moi je publie*.

Le prix de 300 \$ attaché à ce concours est assumé par la FEP, représenté par Robert Leroux, doyen de la faculté, et l'AGEE-FEP, représenté par Claude Garon, rédacteur en chef de la revue *Cité éducative*. Lors de cet événement, il a de plus été annoncé que, dorénavant, des conférences et des panels de discussion se tiendront tous les premiers vendredis de chaque mois. Le prochain rendez-vous aura lieu le 2 février

Pour apporter des suggestions ou obtenir plus d'information, veuillez contacter : Frédéric Gagné au 529-4097 ou Danielle Bourdages au 745-7667

LA MARCHÉ MONDIALE :

Un embryon d'ego de femmes

BERTHE TESSIER

Fernand Dumont proposait comme choix pour sauver la planète rien de moins que « l'utopie ou la mort ». Que proposer aux femmes du monde quand leur réalité, elle, est si souvent déjà la mort?

La Marche mondiale des femmes a marqué significativement le début d'une « désoccultation » du vécu de tant de fillettes et de femmes. Madame David et ses complices planétaires ont forcé des portes qui ne pourront plus se refermer, même si elles n'ont trouvé derrière ces portes que des fantômes. À l'ONU, on les a écoutées, conformément au protocole, avant de les retourner aimablement à leurs gouvernements respectifs, pour ne pas dire à leurs fourneaux.

« Qu'importe, ont-elles semblé dire, nous avons le pied dans la porte ».

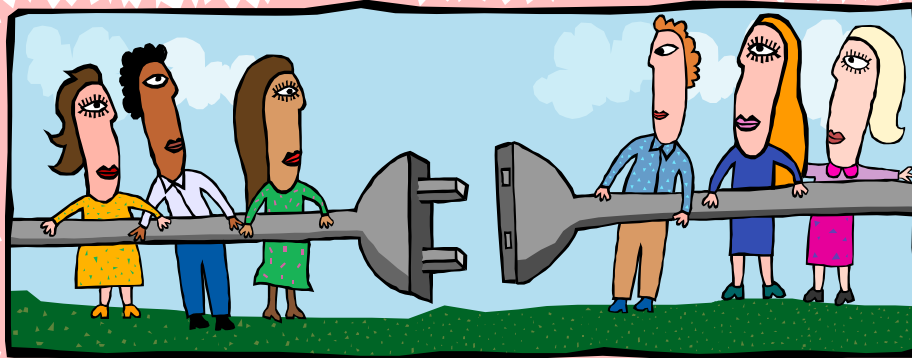
Les dossiers des conditions des femmes auront toujours été si difficiles à mener. Quel que soit le niveau de gouvernement où ils sont présentés, ils trônent rarement sur le dessus de la pile. Comment expliquer qu'il soit si ardu d'exposer au bon sens commun de si flagrantes injustices, misères et inégalités.

À Walkerton, l'été dernier, la bactérie E. coli aurait fait 18 victimes. Une bien malheureuse épidémie qui a commandé, bien que tardivement, des enquêtes et des analyses afin de remédier, à la fois rapidement et définitivement, à toute nouvelle contamination. Au Québec, chaque année, une dizaine de femmes meurent tuées par des

hommes qu'elles ont, un jour ou l'autre, beaucoup aimés. Il s'agit chaque fois d'un drame individuel, compliqué par la dimension amoureuse : celui-ci a sauté les plombs, cet autre était en dépression, ou en démence, ou ivre, ou jaloux, ou furieux. Toutes ces femmes assassinées et parfois aussi leurs enfants sont également victimes d'une épidémie. Elles sont tombées sous les coups d'hommes atteints du même virus redoutable : le pouvoir immémorial de vie ou de mort sur ce qui leur appartient, leurs femmes et leurs enfants. Jamais d'explication nette dans les médias ou d'analyse judiciaire qui dépasse celle du « terrible drame conjugal »

Tant qu'on taira pourquoi le jaloux, le sauté, le saoul, le

dépressif, le malade s'en prennent souvent à la femme la plus significative de leur vie, on ne pourra prévenir le carnage. Ces abus se perpétuent depuis que



le monde est monde, par quelques individus et par toutes les institutions. Comment les Nations Unies, institution universelle par excellence, peut-elle justifier son inaction dans le dossier des mutilations sexuelles pratiquées, à froid, sur des millions de fillettes, les affligeant corps et âme pour la vie?

L'événement de la Marche mondiale aura eu le mérite de montrer que la réalité de la moitié du monde dépasse la fiction, cette moitié qui fait les enfants. Si on veut que l'espèce humaine survive, il faut décider aujourd'hui: les femmes ou la mort ».

L'INFORMATION SOUS LES BALLES

KAROLINE BENOÎT

Malgré l'attentat dont il a été victime en septembre dernier, le regard de Michel Auger brûle de passion lorsqu'il parle du métier de journaliste d'enquête et de sa grande satisfaction à faire de la recherche et à être sur le terrain.

Lors d'une conférence de presse à l'Université de Montréal, il a reconnu que c'est l'attrait pour ce qui est caché et inhabituel qui l'a amené à couvrir le crime organisé, c'est-à-dire la mafia et les bandes de motards criminalisés, pour le Journal de Montréal. Il a aussi travaillé pour La Presse, Le Devoir et à l'émission télévisée « the Fifth estate ». Il a une réputation de journaliste méticuleux, dont les données sont toujours exactes et qui les publie souvent avant ses collègues. On ne compte plus ses primeurs et ses exclusivités.

Selon lui, le journaliste qui enquête ne doit pas avoir froid aux yeux et ne doit pas se gêner pour poser n'importe quelle question, pour fouiller afin de trouver plus et d'aller plus loin que les autres. Le journaliste doit toujours se demander pourquoi quelqu'un lui donne des informations, être très suspicieux envers ces personnes qui « parlent ». Toutes les sources sont bonnes et doivent être vérifiées. Ce n'est pas la provenance comme telle qui est importante, mais la pertinence et la véracité. Ainsi, le journaliste qui a vérifié ses sources peut publier ses informations.

Il est très rare que les propos rapportés dans un article mènent à un procès, mais les menaces de poursuites sont courantes. Durant sa carrière à La Presse, au Devoir et à CBC, plusieurs poursuites ont été intentées contre lui, mais un seul procès a eu lieu. L'important est que le journaliste puisse toujours prouver ce qu'il avance, qu'il soit capable de défendre son article devant l'avocat du journal et peut-être en cour devant les juges.

Cependant, il peut malheureusement arriver que la publication de certains articles mette le feu aux poudres dans certains milieux plus sensibles que d'autres. Ce fut le cas pour Michel Auger. La veille de son attentat, il avait signé une analyse intitulée "Pagaille chez les caïds", portant sur la récente vague de disparitions et de règlements de comptes dans le milieu des motards criminalisés. Le journaliste Claude Poirier, qui a souvent nagé dans les mêmes eaux professionnelles que Mi-

chel Auger, croit que des gens ont décidé de s'en prendre à ce dernier à cause des analyses fouillées qu'il avait faites sur les différents groupes de criminels :

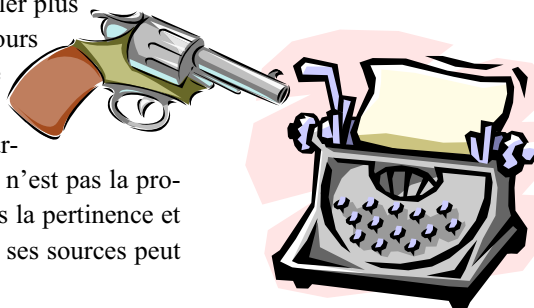
"Des articles comme ceux parus mardi, ça dérange. Quand il dit que les Hell's veulent prendre le contrôle du prêt usuraire, ça dérange. C'est le genre d'articles qui ne sont pas acceptés par les milieux criminels", a-t-il soutenu.

Michel Auger reçoit des menaces depuis des années, autant de la mafia que des motards, des Hell's Angels. Mais "il était conscient des risques qu'il prenait. C'est un journaliste très courageux qui n'a jamais eu peur d'écrire ce qu'il avait à écrire", affirme Jean Roy, adjoint au chef de bureau de la Presse canadienne. Il croyait en sa bonne étoile et, malgré un complot pour l'abattre en 1994 et des menaces de mort au téléphone et dans son courrier, il n'a jamais pensé être victime d'un attentat et n'a donc jamais craint de faire son métier comme il l'entendait.

Pour la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, cet attentat est une atteinte importante et brutale à la liberté de presse et surtout, à la démocratie. Selon elle, les journalistes doivent être libres de rapporter les faits d'intérêt public et ce sont tous les journalistes du Québec qui sont visés

par cette tentative d'intimidation. Certains ne pourront s'empêcher d'y penser à deux fois avant de publier certaines informations...

Malgré sa mésaventure, Michel Auger, aujourd'hui, n'a pas peur ; il ne pense pas que ses assaillants vont recommencer. Il prend du repos et s'accorde une période de réflexion pour décider de la suite de son cheminement professionnel. Le Journal de Montréal lui a offert un poste de cadre, mais lui ne se voit pas très bien faire autre chose que ce qu'il a toujours fait. Après 37 ans de travail passionné, le feu sacré n'est toujours pas éteint...



Important

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Le comité de rédaction se réserve également le droit de corriger tout texte qu'il lui sera soumis.

Chronique culturelle

Musicalement vôtre

YVES CHARBONNEAU

Le temps des Fêtes est à nos portes. Vous vous demandez sûrement quel album devriez-vous acheter à votre frère ou à votre sœur? Ou encore, sur quel album devriez-vous jeter votre dévolu lors du Boxing Day. Donc, voici quelques crûs de l'année 2000 qui ont retenu mon attention.

GODSPEED YOU BLACK EMPEROR
LEVEZ VOS SKINNY FISTS COMME ANTENNAS TO HEAVEN!

Connaissant un succès monstre en Europe et aux États-Unis, cette formation montréalaise nous offre son deuxième album. La musique de Godspeed You Black Emperor est un impressionnant mélange de rock indépendant et de musique expérimentale, où guitares, violoncelles, batterie, trompettes, piano et échantillonnage s'acclimatent parfaitement. Les quatre chansons au total (divisées en sous-chansons) nous transportent pendant plus de 85 minutes. Un pur délice!

SLEATER-KINNEY
ALL HANDS ON THE BAD ONE

Un quatrième album en cinq ans pour ce trio féminin d'Olympia, au Washington. Les filles laissent tomber le punk pour nous livrer une musique pop-rock tantôt rythmées, tantôt lentes, les pièces de l'album nous accrochent après quelques écoutes. Les deux chanteuses/guitaristes Corin Tucker et de Carrie Brownstein se font merveilleusement la réplique, alors que Janet Weiss, à la batterie, donne un rythme aux excellentes mélodies. Vous vous surprendrez à fredonner leurs chansons sous la douche.

BJÖRK
SELMASONGS (MUSIC FROM DANCER IN THE DARK)

Comme d'habitude, Björk est dure à suivre musicalement. Mais, elle fini toujours par nous charmer avec ses pièces. Et elle n'y échappe pas avec les 7 pièces de ce mini-album. L'islandaise prend la même formule que dans ses précédents albums : orchestre, sons électroniques, échantillonnages, etc. Et je ne peux passer sous silence le brillant duo avec Thom Yorke de Radiohead.



PJ HARVEY
STORIES FROM THE CITY, STORIES FROM THE SEA

Polly Jean Harvey délaisse l'électronique pour le rock traditionnel. PJ, aux voix et à la guitare, est accompagnée d'un batteur et d'un bassiste. C'est tout. Pas d'entourloupettes, juste de la bonne musique. Bien qu'il n'y ait aucune pièce à succès sur ce nouveau cd, PJ nous présente probablement le meilleur disque « rock » de l'année 2000. Tout comme Björk, PJ collabore avec Thom Yorke de Radiohead sur trois pièces, dont un duo. Cette chanson va en faire craquer plus d'un. Si vous aimez le « vieux » Radiohead, PJ Harvey est le choix idéal pour vous.

BRASSY
GOT IT MADE

Premier album de cette formation originaire d'Angleterre. Ce quatuor, composé de deux femmes et de deux hommes, nous amène vers la nouvelle vague britannique. Le groupe va chercher les éléments de plusieurs styles musicaux (punk, rock, pop et digital hardcore) et les adapte à la sauce Brassy. L'échantillonnage de DJ Swett apporte une fraîcheur à cette musique Lo-Fi, qui fait penser à Elastica, à Blur, avec un sampling à la Atari Teenage Riot. Détrompez-vous, cet album est très accessible. Avis aux amateurs de vraie musique alternative ou à ceux qui veulent découvrir quelque chose de nouveau.

À qui la faute ?

Le reporter se cherche une nouvelle correctrice pour la session d'hiver. Suite au départ de Marie qui a trop de boulot. Nous avons besoin de quelqu'un pour se charger de la correction des textes. Quelques heures de travail par mois pour une poignée de remerciements...ça vous intéresse ? Écrivez-nous à lereporter@moncourrier.com

Laissez-moi écrire

ROAD TRIP

PHILIPPE BEAUCHEMIN

19 OCTOBRE, 6H 30

Nous arrivons enfin aux douanes américaines. Pour la première fois en plus de trois jours, le soleil se montre le bout du nez. L'automne ne semble pas être sa saison favorite, laissant la plupart du temps sa place aux nuages et à la pluie. Mais en ce beau jeudi ordinaire, il semble vouloir sortir de son lit et se lever. Les oiseaux, surtout des « goélands québécois », surplombent le ciel à la recherche de nourriture. Et comme il n'y a rien à cinq milles à la ronde, même pas un McDo, ils devront passer leur tour.

Where do you go ? New York.

For how long ? Two days... we come back tomorrow.

You go for what ? For a music festival, the CMJ.

Avez-vous déjà remarqué à quel point les douaniers américains sont emmerdeurs ? Toujours l'air sévère, les grosses lunettes-miroirs, la moustache... C'est comme si tous les visiteurs étaient des *dealers* de drogues... Enfin...

Dans les Appalaches, la vue est superbe. Ma petite voiture en arrache, mais elle tient le coup et se glisse entre les montagnes. Stéphane change le cd et c'est sous les textes de Robert Foster que nous poursuivons notre route vers la Grosse Pomme. David chante à l'arrière de la voiture. « *Two roads out of the city, Both of them I've been down, One of them takes you to the water, The other leads back into town... (I'll Jump).* »

Stef et Dave sont deux bons amis. Et surtout de bons musiciens. Le voyage à New York se veut une bonne occasion de faire connaître leur groupe, Sarah Black. C'est que durant quatre jours, New York est l'hôte de 1 000 artistes représentant le monde de la musique rock, électronique, dance, hip hop, expérimentale, métal, blues, lounge et jazz. Le *CMJ Music-Fest* présente les meilleurs groupes de musiques indépendantes et, avec eux, leurs gérants et les représentants des boîtes de musique seront présents. Équipés d'une dizaine de démos, nous espérons les donner aux bons contacts.

Le New Jersey n'est pas vraiment un bel endroit où voyager. Béton et stations-services meublent le paysage. De toute façon, notre regard se pose uniquement sur les deux tours jumelles (*Twin Towers*) que l'on aperçoit depuis maintenant une demi-heure. New York est proche.

Nous entrons finalement dans le *Lincoln Tunnel* ; j'allume les

phares. Au loin, on aperçoit la lumière du jour qui semble vouloir pénétrer dans le tunnel. On l'a rejointe finalement pour se glisser dans la ville la plus étrange que l'on puisse imaginer ; plus de sept millions d'âmes vivent sur une île à peine plus grande que Montréal. Les trottoirs débordent dans les rues à un point tel qu'il est beaucoup plus rapide de marcher que de conduire.

Premier arrêt : le Central Park YMCA. Nous déposons les bagages, courbaturés par le long trajet. Dave se couche quelques instants. La vue de notre chambre est superbe. Une seule fenêtre, mais elle donne directement sur la verdure du Central Park. En bas, les automobiles et les taxis (le nombre de *yellow cabs* est inimaginable !) se livrent bataille pour les quelques artères libres.

Cigarette à la main, on circule tranquillement sur la 5^e avenue, la « fashion avenue ». À pied, évidemment. Versace, Ralf Laurent, Polo et Calvin Klein nous font de l'œil. Tout autour, la foule se presse et s'active. Klaxons, cris, insultes pleuvent de toutes parts. Nous, on est joyeux, libres. Sourire aux lèvres, on s'assoit dans un petit pub à l'entrée de Soho Village. Le temps est frais. Les mini-jupes de l'après-midi ont laissé place aux jeans et aux longs manteaux. Plus qu'une quinzaine de minutes de marche et on aura atteint notre but. Les jambes sont molles, non pas de nervosité, mais bien d'épuisement. Nous ne sommes pas nerveux; pourquoi le serions-nous ? Sans vouloir être prétentieux, je connais suffisamment mes deux musiciens pour savoir qu'ils seront à la hauteur.

Et c'est ce qui est arrivé. Le « Bowery Ballroom » a accueilli ce soir-là le meilleur groupe de rock indépendant. Sans rien vouloir enlever à *Go-Betweens*, c'est *Sarah Black* qui est sorti gagnant de cette soirée. Stef et Dave ont réussi à remettre des démos aux responsables de Jets Records. Mieux encore, ils ont remis une copie dans les mains de Robert Foster. Il s'est penché vers la lumière, a regardé la pochette, a esquissé un sourire et l'a mise dans son sac. « Tanks guys, I'll listen to that ». Notre soirée était réussite.

Non, Dave et Steph n'ont pas joué ce soir-là. Mais ce n'est que partie remise. D'ailleurs, on y retourne en janvier ; une dame avec qui on avait discuté une bonne partie de la soirée veut monter un show avec des musiciens de New York... et deux petits gars de Montréal; David et Stéphane, *Sarah Black*.



Nos meilleurs vœux à tous ! Et n'oubliez pas ...

Prochaine tombée : 7 janvier 2001. ❖ lereporter@moncourrier.com